

L'horizon planétaire et la nouvelle actualité d'une pensée de l'antiviolence

Aliocha Wald Lasowski, « L'Humanité »
n°20298, samedi 6 février 2010

Comment sortir de la violence, dans ses formes individuelles et collectives, qu'elles soient guerre ou racisme, agression ou répression, domination ou insécurité, déchaînement brutal ou menace latente ? Comment s'étonner de l'échec général du politique, marqué par le sentiment massif de son impuissance ? Face à la dissémination de la violence, Étienne Balibar propose de repenser la notion de résistance transindividuelle (sans laquelle il n'y a pas de politique révolutionnaire des « droits de l'homme ») et de se référer à l'idée d'insurrection (qui pose la réciprocité entre égalité et liberté, ce qu'il appelle « *l'égaliberté* »).

Balibar reprend chez Marx l'idée de l'antiviolence (qui n'est ni la non-violence ni la contre-violence) pour maintenir ouverte la multiplicité des formes de la politique, dans la mesure où toute politique est une combinaison infinie des stratégies de la force et du droit. *Violence et civilité* évoque les exemples de Lénine et de Ghandi, « *les deux plus grandes figures de théoriciens-praticiens révolutionnaires* ». Chez Ghandi, l'idée de non-violence ne se réduit pas à la morale, mais s'affirme bien comme une idée politique : la mise en œuvre d'une stratégie en vue de créer un rapport de forces contre la violence institutionnelle. Cette perspective trouve aujourd'hui un regain d'actualité qui tient au foisonnement des mouvements sociaux et culturels, dans le cadre de la mondialisation, qu'il s'agisse de la « dictature du prolétariat » (qui, selon Lénine, place ses exigences de transformation sociale « *au-dessus des lois* ») ou de la « *désobéissance civile* » systématisée par Ghandi. L'auteur conclut sur la tension entre citoyenneté (construction collective de réciprocité des droits) et civilité (mouvement de retrait et de distanciation par rapport à la puissance du collectif). Cette résistance à la violence, que Balibar nomme « *antiviolence* », rend possible une dynamique historique : ce que le philosophe Claude Lefort appelle « *invention démocratique* », ce que Jacques Rancière désigne comme « *part des sans-part* », et que Balibar nomme « *insurrection émancipatrice* », par rapport à une loi ou à un ordre reconnu de façon critique.

Face au tragique de la politique et au nihilisme de la révolte décrit par Camus dans *L'Homme révolté* (1951), la question qui se pose à la politique aujourd'hui est de savoir comment l'équilibre de la conviction et de la responsabilité peut être démocratiquement partagé. La réponse de Balibar est une politique de la civilité, dans un rapport inédit des forces sociales, loin de toute normalité.

Pour un État civil

Étienne Balibar esquisse une politique de l'antiviolence

Robert Maggiori, « Libération »
jeudi 4 mars 2010

De la violence, Vladimir Jankélévitch disait qu'elle est la « *force du faible* ». La force, en effet, est tranquille. Elle sait certes que sa faiblesse tient à ce qu'elle peut toujours trouver plus fort qu'elle, mais si ce n'est le cas, elle s'exerce froidement, son seul souci étant de trouver le point d'appui le plus producteur et la cible la plus décisive. C'est pourquoi elle est calculée et se mesure – en newtons, en masse musculaire, en nombre de divisions et en têtes nucléaires – ou se donne une mesure, s'économise, lorsqu'elle réalise qu'il est inutile de mettre tous ses fers au feu. La violence, elle, apparaît quand la force et, de ce manque, s'énerve – au point de devenir aveugle : elle « frappe » donc sans ordre ni réserve. La force va droit, et se concentre, la violence va tous azimuts, prend toutes les formes, se dissémine, « éclate » partout et n'importe où. La force a bien du mal à circonscrire la violence pour la « tuer dans l'œuf », et la violence réussit le tour de force de pousser ses ennemis à agir comme elle, par une « contre violence ». Aussi est-il également difficile de la définir que de savoir quand et où elle va finir. Revient la formule de Hobbes, reprise par Kant, à propos de l'« état de nature » : « il faut en sortir ». Mais comment ? Échapper à la violence, ou, du moins, la limiter ? « *Il faut bien l'avouer, nous ne savons pas, ou nous ne croyons plus savoir, "comment en sortir"[...]. Qu'elles soient guerre ou racisme, agression ou répression, domination ou insécurité, déchaînement brutal ou latent, la violence et les violences ne sont peut-être aujourd'hui, pour une part, que la conséquence même de ce non-savoir.* »

C'est par cet « embarras » que s'ouvre *Violence et civilité* d'Étienne Balibar – professeur émérite de l'université Paris-X-Nanterre-, dont l'entrée sur la scène philosophique remonte à la publication du très discuté *Lire le Capital* (1965) qu'il signa avec Louis Althusser, Pierre Macherey, Jacques Rancière et Roger Establet. Le sous-titre, « Welleck Library Lectures et autres essais de philosophie politique », indique qu'il s'agit d'une collection de textes. Rédigés entre 1996 (les *Lectures* faites à Irvine, Université de Californie) et 2006, ils ont cependant une unité, en ce qu'ils participent tous de la « tentative d'explication, de l'équivocité politique des figures de la violence, et symétriquement de l'équivocité de la politique, lorsqu'elle est confrontée à la violence. »

Que signifie « ne pas s'en sortir » ? Certainement qu'il est vain de chercher une « issue » définitive – celle qui, sous forme de « fin de l'histoire » ou d'utopie réalisée, a hanté les discours révolutionnaires. Mais, aux yeux de

Balibar, cela « *n'implique aucunement, bien au contraire, que rien ne change, et ne puisse changer, au double sens d'une émancipation par rapport à diverses formes de domination et d'une transformation des structures du pouvoir ou de la division du travail (pour lesquels beaucoup de mouvements contemporains, critiques de l'état des choses existant, ont réactivé le nom de citoyenneté, dans son acception "insurrectionnelle")* ». Insister sur le nœud qui lie violence et politique, et le dire enchevêtré au point de défier le savoir, c'est en réalité « *nommer et faire voir intellectuellement la nécessité et le risque intrinsèquement associés à l'action politique, hors desquels il n'y a que conformisme ou barbarie (et plus généralement l'un et l'autre), pour faire en sorte de l'effort individuel et collectif qui tend au changement [...] ne conduise pas, une fois de plus, à la reproduction des mêmes catastrophes* ».

Le plus grande catastrophe serait que la violence fasse sauter en éclats la politique et que la politique se réduise à la violence, alors qu'elle est censée en être la « *négation* » ou la « *relève* », et qu'elle s'institue pour limiter son « *enchaînement infini* », tel qu'il apparaît dans la vengeance, et pour la cantonner « *dans une sphère de l'a-socialité et de l'illégalité* ». Il faut donc dessiner une topique où « *différentes modalités de la violence et différentes stratégies de la civilité* » puissent se rencontrer « *sans se confondre* ». Mais la tâche est difficile. D'une part parce qu'il est impossible d'attribuer une cause unique aux formes de violence (bien que, s'entretenant mutuellement, elles semblent ressortir d'une « *sorte d'économie généralisée de la destruction* ») et parce qu'on en peut les reconduire à un « *fondement anthropologique unitaire* » (bien qu'elles posent toutes la question « *de la présence constitutive de l'inhumain au cœur de l'humain* »). D'autre part parce que la politique, ne pouvant extirper ce « *reste inéliminable* » de violence qui excède les formes institutionnelles, juridiques ou stratégiques, n'est « *jamais acquise* », est « *constamment exposée à la nécessité [...] de se reconstituer à partir de ce qui la détruit* », et s'ouvre ainsi à une dimension « *tragique* ». Aussi Balibar élabore-t-il à la fois les linéaments d'une politique qui soit « *anti-violence* », et non « *abstraction de la violence* » (la non violence) ou retournement (la contre-violence), et une phénoménologie de la violence extrême. Impossible ici ne serait-ce que d'esquisser les voies que le philosophe doit explorer, à partir, chez Hobbes et Hegel, de la question de la « *conversion* » de la violence en institutions, en droit ou en pouvoir, jusqu'à la « *rencontre manquée* » entre Lénine et Gandhi, en passant par la confrontation non seulement avec ses auteurs de prédilection, Marx et Spinoza, mais aussi avec Carl Schmitt, Hannah Arendt, Simone Weil, Deleuze, Badiou, Foucault, Carl von Clausewitz ou Zygmunt Bauman. Quant à la violence, Balibar en décrit très concrètement les formes individuelles ou collectives, des guerres et des génocides à la paupérisation de masse, les délocalisations industrielles, le racisme, l'isolement et le dépérissement « *sans secours ni témoins* », l'exclusion, l'« *infériorisation et l'esclavage domestique des femmes* », la « *destruction du lien social par la*

société elle-même » créant l'absolue fragilité de la « *vie nu* » » (Agamben), les « *blessures infligées à l'intégrité corporelle ou au respect de soi-même* » ou cette cruauté, se donnant pour « *obligée* », que l'hégémonie de l'économie mondialisée sur la politique fait subir aux personnes devenues « *jetables* ». Face à cette « *force faible* » capable de réduire les hommes en choses, de faire que la vie apparaisse « *comme pire que la mort* », de déposséder les individus même de leurs propre mort, quelle chances restent à une « *politique de civilité* », à l'action des « *militants de l'impossible* » ? Vraiment, « *peut-on en sortir ?* »